

DANIEL GRENIER

Françoise en dernier

roman



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

À

Nadine

Émilie

Anne

Valérie

Marie-Ève

Renée-Claude

Annie

Maude

Joëlle

Claude-Ève

Jennifer

*Les filles de F.A.C.E., les filles d'Antoine, qui portaient des
baggy pants et des Vans crottés*

Yet, God, I want to talk to everybody I can as deeply
as I can. I want to be able to sleep in an open field, to
travel west, to walk freely at night.

SYLVIA PLATH, *Journal*

Je suis faite pour vivre. Je crois bien que je ne mourrai
jamais.

ANNE HÉBERT, *Les fous de Bassan*

I've only begun to live.
It's too soon in my life for an autobiography.

HELEN KLABEN, *Hey, I'm Alive!*

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

1

QUAND FRANÇOISE était petite, son frère s'est fait mordre par un renard enragé. Elle avait huit ans, peut-être sept. Ils jouaient dans la cour, derrière la maison, et le renard est sorti du boisé et il s'est approché d'eux, comme un animal apprivoisé depuis longtemps, un animal qui aurait reconnu son petit maître, pas plus haut qu'un buisson. Françoise avait sept ans et son frère était encore un bébé, presque. Elle ne savait pas s'il était encore un bébé ou un petit garçon. Elle ne savait pas quel mot utiliser. Elle le méprisait et elle l'adorait en même temps, il faisait pipi dans des couches et dans son lit, il souriait et disait des choses absurdes en mélangeant les couleurs et les sons. Françoise le reprenait souvent, non, *bleu* c'est pas un chiffre, non, nono, *moi* et *toi* c'est pas la même chose, c'est deux choses différentes. Ses parents lui disaient de ne pas le traiter

de nono, mais elle continuait à croire que c'était une marque d'affection.

Ils jouaient dans la cour, derrière la maison, là où ça devenait un boisé. Il n'y avait pas de clôture, les arbres formaient une clôture naturelle. Le renard était beau, il n'était pas blessé ni maigre, ses yeux n'étaient pas éteints et sa langue ne pendait pas. Il n'y avait pas de bave qui lui coulait de la gueule. Les feuilles des arbres verdoyaient. Françoise et son frère ne jouaient pas aux mêmes jeux, elle était beaucoup plus vieille que lui, des millénaires, elle observait la nature et identifiait des espèces, avec une loupe imaginaire devant l'œil et une pipe entre les lèvres. Son frère faisait des culbutes dans l'herbe et il criait parfois des mots étranges comme valvoline, ou gervais. C'étaient peut-être des noms de personnes qu'il connaissait.

Françoise ne s'en occupait pas vraiment, ce n'était pas son rôle, personne ne lui avait dit surveille ton frère. Allez jouer dehors, ça ne voulait pas dire surveille ton frère, elle le savait. Le renard est sorti du boisé, entre deux arbres, des tilleuls, a pensé Françoise. Il s'est approché calmement, en remuant la queue. Ses yeux étaient noir et jaune et son pelage était orange et blanc, exactement comme elle s'était toujours imaginé un renard dans la vraie vie, avec les pattes noires. Elle n'a pas eu peur. Son frère non plus. Ils ont arrêté de jouer un instant et ils ont regardé l'animal qui s'approchait d'eux en se dandinant. Le frère de Françoise a dit chien et après il a dit chat, plus fort, et Françoise a dit non, un renard, un *re-nard*, tétéux, bouge pas. Et

le renard s'est mis à courir. Il est passé en coup de vent à côté de Françoise et s'est dirigé droit sur son frère, comme s'ils se connaissaient, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

Deux secondes plus tard, quand le renard a sauté sur la main ouverte de son frère qui voulait seulement le caresser, juste avant de filer au loin, Françoise ressentait encore sur son mollet le picotement des poils qui l'avaient frôlée. Elle a pensé, avant de réagir et de se précipiter vers son frère qui ne pleurait pas encore, que ça piquait comme de l'herbe à puce et qu'elle allait sûrement avoir une marque pendant longtemps. Ça allait devenir rouge et ses parents allaient mettre une crème en appuyant fort sur sa jambe. Faut que ça pénètre, bouge pas. Ça piquait comme de l'herbe à puce, qu'elle était capable d'identifier sans problème maintenant. La veille, elle avait justement levé le bras pour protéger son frère en remarquant des plantes vert foncé sur le bord de la route en face de la maison. Elle avait justement levé le bras, la veille, pour empêcher son frère de se lancer la tête la première, en faisant une culbute, dans l'herbe à puce.

Le renard avait détalé. Elle ne le voyait plus. Son frère a réalisé d'un coup ce qui venait d'arriver et sa main s'est couverte de sang qui pompait. Il s'est mis à crier, et les feuilles frémissaient. Non.

Françoise s'est figée pendant quelques secondes et elle a tourné la tête vers la maison. Déjà, elle voyait son père ouvrir la porte, enjamber le seuil sans s'enfarger comme d'habitude et courir vers eux. Combien ?

Une bonne centaine de mètres. Ce genre de cour. Ce genre de quartier. Déjà, sa mère suivait derrière, le téléphone encore dans la main. Françoise pouvait presque entendre la voix de sa grand-mère à l'intérieur du téléphone, qui hurlait. La voix se mêlait à celle des autres, tout le monde hurlait. Le renard était parti depuis longtemps. Il était sorti du boisé, avec ses yeux gentils et sa bouche fermée, il avait mordu sa proie, et on ne le voyait plus nulle part. Entre ses dents, maintenant, il y avait une partie de la peau du frère de Françoise, un morceau de sa main, pas un doigt au complet, mais un bout de peau, sans doute assez gros, ça saignait beaucoup. Elle a pensé qu'il allait peut-être revenir, excité par le goût du sang. Ses parents étaient penchés au-dessus de son petit frère. Ils l'avaient couché sur le dos dans l'herbe et elle ne le voyait presque plus d'où elle se tenait. Elle a regardé entre les troncs, la lumière du soleil était chaude et belle. Le jaune, c'était une couleur, ça ne goûtait rien, on ne pouvait pas la prendre et la boire. Le jaune et le vert qui se mélangeaient avec le brun des troncs et des branches, c'était beau, elle le savait. Elle savait ce genre de choses. Elle était mille fois plus vieille que son frère et le renard était passé en coup de vent. Elle a regardé dans le boisé, il y avait de la vie là-dedans. Peut-être que le renard était juste derrière un des tilleuls. Comme pour s'en convaincre, elle a franchi les deux pas qui la séparaient des arbres. Ses parents étaient penchés sur son petit frère, ils ne faisaient plus qu'un, personne ne criait plus, et elle a entendu à nouveau le cardinal qui venait toujours les

visiter vers cette heure-ci. Elle ne l'avait jamais aperçu, mais elle reconnaissait son chant.

Françoise s'est avancée et elle a posé la main sur un des troncs et elle s'est engagée en dessous des branches, dans l'ombre, là où des rayons de soleil atteignaient le sol, mais pas beaucoup. Personne ne criait, tout était silencieux, les bruits autour d'elle respiraient en rythme. Ça sentait l'herbe et les fougères.

Son mollet lui piquait encore.

2

La première chose que Françoise a volée, c'est le peigne de sa grand-mère. Personne ne s'en est jamais rendu compte, alors elle a recommencé et elle a volé autre chose.

Ce n'était pas un peigne en ivoire, c'était un peigne de plastique noir, ordinaire, qui sentait le cuir chevelu et les pellicules. Sa grand-mère l'avait laissé traîner sur une commode, juste à côté de son fauteuil de massage, où Françoise allait s'asseoir quand personne ne s'occupait d'elle. Oui, un fauteuil électrique avec des boutons et des roulettes à l'intérieur du bras droit. Des commandes pour démarrer la vibration et contrôler l'intensité. Françoise s'assoyait dedans et appuyait sur un interrupteur, puis elle posait ses mains sur les bras du fauteuil et elle écoutait sa gorge et ses omoplates vibrer, en regardant par la fenêtre.

Le peigne était posé sur la commode. D'un côté,

les dents étaient minces et serrées, molles, on pouvait passer le doigt en dessous et en tirer un son. De l'autre, elles étaient plus espacées, plus rigides aussi, elle le savait. Françoise a ramassé le peigne d'une main et elle a touché la fine couche huileuse, et elle l'a senti en l'approchant de son nez. Il y avait mille vies dans ce peigne, une vie multipliée par mille, un mouvement répété devant un miroir, les cheveux teints de sa grand-mère, leur odeur particulière. Elle a enfoncé le peigne dans sa poche de jeans et plus personne n'en a jamais entendu parler.

Ensuite elle a volé de l'argent à sa mère, en petites quantités, des pièces dans un pot rempli à ras bord. Elle s'en servait pour s'acheter des choses au dépanneur, jusqu'à ce qu'elle se mette à les voler à la place. Des réglisses et des barres de chocolat. Une sloche, une fois, quand c'était le garçon aux cheveux longs qui travaillait. Il était presque son complice, il regardait ailleurs chaque fois qu'elle s'apprêtait à voler quelque chose. Cette fois-là, il lui a tourné le dos juste après avoir replacé une mèche derrière son oreille, il s'est tourné vers le mur où étaient affichés les horaires des employés et d'autres informations, et elle en a profité pour remplir un verre de sloche à la framboise bleue, en appuyant cinq fois sur l'embout de plastique d'où sortait le sirop acidulé. L'autre fixait le mur derrière la caisse, examinait l'horaire de la semaine suivante, on aurait dit qu'il ne se retournerait jamais. Elle bougeait lentement, comme pour s'en convaincre, ses gestes étaient délibérés. La machine a émis un bruit sourd,

un grondement, quand le système de réfrigération s'est remis à fonctionner. Françoise est sortie avec son verre de sloche, la sonnette électronique de la porte a tinté et l'employé a finalement pivoté pour lui envoyer la main et lui dire bye, un sourire aux lèvres et les yeux fermés.

Françoise n'a jamais rien gardé de ce qu'elle volait. Elle n'a jamais creusé de trou dans la cour en arrière de la maison pour y enfouir son trésor. Ce n'était pas un trésor, c'était un geste, le vol, le geste de le faire. Elle n'a jamais volé un plus grand coffre pour mettre dedans le petit coffre à bijoux de sa tante, ni de plus grand sac pour mettre dedans le sac banane de son père, qu'elle avait volé durant leurs vacances à la mer. Son père appelait les vagues des monstres verts. La mer était verte par là-bas, certaines vagues beaucoup plus hautes qu'elle et son petit frère. À quatorze ans, elle a obtenu la permission de rester à la maison pendant que la famille partait vers le sud dans la Pontiac argentée. Son frère la regardait avec de la détresse dans les yeux, à travers les minces lignes noires horizontales de la vitre d'en arrière.

Une fois seule, elle a téléphoné à une amie, qui s'est chargée de téléphoner aux autres, et elles se sont réunies autour de la table basse du salon, où elles ont vidé quelques-unes des bouteilles de son père. C'était l'été. Françoise aimait beaucoup son nom. Elle aimait le prononcer. Elle souriait en découvrant sa gencive supérieure. Elle venait de voler un gramme de pot dans le casier d'une fille qu'elle connaissait à peine, à la piscine municipale, l'après-midi même. Quand elle l'a

sorti de sa poche, les autres ont pouffé de rire. Autour de la table, il y avait de bonnes amies et d'autres filles qu'elle considérait comme des connaissances. Personne ne savait comment rouler un joint, mais le matériel était là, dans le sac Ziploc. Il y avait du papier et un truc en métal qui servait à égrainer.

Tout ce qu'elle volait se retrouvait tôt ou tard à la poubelle. Pourquoi aurait-elle gardé une matriochka délavée? Un tube de peinture acrylique de chez Omer DeSerres? Des moules fraîches piquées chez Provigo? Pourquoi aurait-elle voulu garder le fer à repasser de la voisine, ou ses petites culottes, ou l'emblème métallique de sa Volkswagen? Ce n'était pas un musée que construisait Françoise, c'était une expertise, un savoir-faire. Un jour, elle ferait les poches de quelqu'un.

La fille aux tresses françaises juste en face d'elle a pris le Ziploc et l'a ouvert. Il y avait une bouteille de gin sur la table basse, verte. Une odeur de moufette s'est répandue dans le salon et la fille a dit qu'elle pensait qu'elle était capable, ça devait pas être si dur que ça. Françoise a essayé de se souvenir de son nom. Elles portaient des camisoles avec des bretelles spaghetti. Pêche, saumon, turquoise pâle, coquille d'œuf, des couleurs pastel. Françoise a versé un peu de gin dans son verre et les a remerciées d'être venues. Ça allait être un bel été. Ça allait être l'été où elles deviendraient imbattables pour entrer dans l'autobus avec la passe de l'une d'entre elles et se dépêcher de la lancer par une fenêtre du fond pour qu'une autre l'attrape et entre à son tour. Il y aurait toujours une fille sans passe d'autobus, trop

pauvre malgré le rabais étudiant. On l'aiderait comme on pourrait, ça serait une manière de ne pas la juger.

C'était la première fois qu'elle portait un toast, elle trouvait que ça lui allait bien. Son frère avait posé la main sur la vitre comme pour ajouter une tension dramatique à son départ, et le son du moteur s'était éloigné. Elle l'aimait, il était poli quand il lui demandait quelque chose, comme d'entrer dans sa chambre, juste pour parler, ou de lui emprunter le CD qu'elle écoutait en boucle depuis un mois. T'aimeras pas ça, c'est du grunge, lui disait-elle. Et il répondait, oui, oui, j'adore ça, inquiète-toi pas. Et une minute ou deux plus tard, elle entendait la basse à travers le mur mitoyen.

Un jour, elle s'est mise à voler des choses en pleine lumière, en plein après-midi. Au centre d'achat, elle entrait dans un magasin et elle volait des gants, des jeux de société dont les boîtes étaient quand même assez grosses. Elle n'a jamais demandé à personne de se joindre à elle ni tenté d'influencer qui que ce soit. Elle entrouvrait son manteau comme dans les films et ça l'amusait. Au salon de coiffure du coin de la rue, près de la maison familiale, elle a volé un vieil exemplaire du magazine *Life*, datant de 1963. Sur la page couverture, on voyait une photo en couleur d'un campement de fortune au milieu de nulle part, devant une lisière d'épinettes rachitiques. À droite, une jeune femme emmitouflée dans des habits déchirés. On pouvait lire en grosses lettres bleu pâle, en dessous du logo du magazine : *HELEN KLABEN'S ORDEAL*. Et juste à côté : *Lost 49 Days in the Yukon*. Le magazine était en

parfait état, personne ne l'avait jamais ouvert. Personne qu'elle connaissait. C'était une des plus belles choses qu'elle avait jamais vues.

À l'intérieur, les images et les photos étaient brillantes et luxueuses. Elle regardait les publicités de cigarettes et prenait une voix grave pour réciter le texte, seule dans sa chambre.

Non, le peigne de sa grand-mère s'est retrouvé dans la poubelle lui aussi, c'est tout, c'est comme ça.

Quelques mois après qu'elle l'a volé, ses parents l'ont envoyée dans un camp de vacances pour une semaine, loin dans les Laurentides, mais ça n'avait rien à voir avec ça. Là-bas, elle a rencontré une fille et elles ont fraternisé tout de suite. Elle portait des shorts de jeans effilochés et des bas de couleurs dépareillées. Le mercredi, en plein milieu de la forêt, elles se sont éloignées du groupe et se sont dirigées vers la piste d'hébertisme. Une fois en haut de l'obstacle qu'il fallait escalader en s'accrochant à un filet de cordes jaunes qui brûlaient les paumes, peut-être trois mètres de haut, Françoise et la fille ont crié ensemble un, deux, trois et, à go, elles ont sauté. Françoise a roulé par terre, dans la poussière et les feuilles molles du sentier, et elle s'est relevée, étourdie, le cerveau surchauffé. La fille était derrière, en boule sur le sol. Ses bas étaient de longueurs différentes. Elle gémissait. Elle venait de se casser le tibia. En la rejoignant, Françoise n'a pas pu s'empêcher de faire semblant de boiter, et elle se demandait si c'était par empathie ou par moquerie.